

Le Lys Blanc d'Alen

Ecrit par:
Orlane Sebäi

Copyright © Orlane Sebaï, 2025.

Tous droits réservés.

Le Lys Blanc d'Alen est protégé par copyright sous le numéro **00095604-1** via **CopyrightDepot.com**.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement, ou autre), sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.

Enregistré également auprès de la **Writers Guild of America**, n°2307216.

Une pensée

Une pensée pour toutes celles et tous ceux qui sont victimes de l'exploitation sexuelle. Nous sommes au XXI^e siècle et pourtant l'esclavage n'a pas disparu...il revêt d'autres formes.

Orlane Sebaï.

Préambule

Le Lys Blanc d'Alen est né d'un besoin profond d'exprimer la résistance, la beauté et la survie dans un monde fracturé.

En tant qu'auteure, j'ai choisi de situer cette dystopie dans une Afrique réinventée, non pas pour reproduire des récits existants, mais pour rendre hommage à la puissance évocatrice des paysages, des symboles, et de certaines dynamiques humaines que l'on associe aux fables et contes africains.

L'univers de Liliacéane est entièrement fictionnel. Il n'emprunte à aucune légende précise, mais s'inspire librement de la poésie animiste, de la spiritualité liée à la nature, de l'oralité et de l'importance du lien entre les êtres vivants que l'on retrouve dans de nombreux récits du continent africain.

En tant que femme métisse d'origine africaine, j'ai grandi entre plusieurs héritages culturels, entre imaginaires transmis et manques à combler. Ce roman ne parle pas d'une culture unique, mais d'un espace

intérieur, mêlé de mémoire diffuse, de respect, et de réinvention.

Le Lys Blanc d'Alen est une fable contemporaine, une parabole dystopique, mais surtout un appel à la mémoire des luttes invisibles, des solidarités silencieuses, et de la force que l'on puise parfois là où plus rien ne pousse.

1.

La soif. C'est la première chose contre laquelle je dois me battre tous les matins. À chaque réveil. La langue sèche et rugueuse, le palais sec, ce goût pâteux dans ma bouche. Je n'ai rien mangé depuis hier matin. Je tiens le coup. Je sais qu'une bonne tisane de feuilles de Sorge m'attend ce matin. Mon père en prépare chaque jour. Ça nous aide à lutter contre la faim. Le goût mentholé, infusé, mêlé à une fausse odeur de pain frais, nous donne cette impression de satiété tant recherchée partout dans Alen et parmi les trois quarts de la population des pays du Sud. Je me force à me lever. Une journée remplie d'aridité et de chaleur étouffante m'attend, comme à l'accoutumée. Mes pieds touchent le sol de terre cuite, déjà chaud. Une fois levée, je repose ma couverture de paille sur mon lit en terre, je l'arrange un peu.

Je jette un œil à travers l'unique fenêtre ou plutôt le petit hublot qui me sert de fenêtre. Le seul rayon de soleil qui le traverse illumine ma chambre. Il faut avouer qu'il en faut peu pour éclairer la petite sphère

en terre cuite faisant office de chambre. Chambre est d'ailleurs un bien grand mot : j'y dors. C'est tout.

Hormis mon lit, la petite table de chevet et l'armoire collée au mur, il n'y a rien d'autre. Ça me suffit. Je n'aime pas vivre dans ma case. Je m'y sens à l'étroit. Je préfère être dehors, au grand air. D'ailleurs, je passe le plus clair de mon temps dehors. Les trois quarts. Le quart restant, je l'utilise pour dormir et préparer le peu de nourriture que je parviens à récolter.

J'ouvre la porte en bois et sors de la chambre. Il me suffit de faire moins de dix pas pour arriver dans la cuisine. Des plans de travail et des rangements en terre cuite, une petite table ronde en bois avec deux chaises autour : voilà la définition d'une cuisine à Alen. Évidemment, toutes ne se ressemblent pas, mais la plupart sont similaires.

Quand j'arrive dans la cuisine, mon père touille dans une casserole posée sur un granite chauffant. J'ai toujours loué le destin pour l'existence des granites chauffants. Grâce à ces pierres noires comme le charbon, on peut faire chauffer tout ce que l'on désire. Il suffit de frotter une pierre contre une autre et la

chaleur se produit. Plus on frotte rapidement, plus la chaleur est vive.

MOI

— Bonjour, Père.

PÈRE

— Bonjour, Liliacéane.

À peine ose-t-il me regarder. Mon père et moi n'avons rien en commun. Tous les gens du village d'Alen vous le diront. Il est noir, avec un visage disgracieux. Ses yeux reflètent constamment la tristesse et le manque de joie de vivre. Il est grand, d'une corpulence modeste, mais paraît fragile. Il néglige tellement ses cheveux crépus, coupés en forme de boule, qu'ils sont aussi secs que la paille peuplant les champs de la vallée d'Alen. Moi, je suis son contraire. C'est ce que les gens disent. À cause de ma mère. Elle était très belle. Elle a été tuée pour ça.

Un rival de mon père l'a tuée après l'avoir violée. Mon père a tué le rival. Il n'en parle jamais, et moi non plus. Je n'étais qu'un bébé. Je n'ai qu'une photo d'elle en souvenir. Elle était blonde, aux yeux verts. J'ai hérité de ses yeux. Cela donne un contraste saisissant avec ma peau d'ébène et mon faciès des

pays du Sud africain. Mes longs cheveux crépus, lockés blancs, sont un mélange singulier de l'héritage capillaire de mes deux parents. J'ai une taille fine, mais pas maigre. Les éléments nutritifs que je parviens à extraire de l'écorce des arbres m'aident à ne pas sombrer dans la maigreur. Je ne ressemble pas à mon père. Je ne veux pas lui ressembler. Pour moi, il est un géniteur, rien d'autre. Il travaille comme ramasseur de pierres dans la carrière du Lac Mort. On le surnomme ainsi, car autrefois c'était un lac riche en eau et en poissons, devenu aujourd'hui un trou béant dans le sable, avec les squelettes des poissons.

PÈRE

— C'est prêt.

Il me sert la tisane de sorge dans un bol beige.

MOI

— Merci.

Pour moi, vivre avec mon père relève davantage de l'obligation que du plaisir. Il ne m'a jamais maltraitée ni manqué de respect. Il est simplement inutile et

froid. Aucune marque d'affection, aucun compliment, aucun encouragement. Voilà ce qui fait que je le déteste. Son indifférence m'insupporte, et ce depuis que je suis en âge de comprendre. Encore s'il me haïssait parce que je suis en vie et que maman ne l'est plus, je comprendrais. Mais là... cette indifférence. On dit qu'il n'y a rien de pire que l'indifférence. Je confirme. Je préférerais qu'il me haïsse. La mort de ma mère l'a plus vidé de ses émotions qu'anéanti. Depuis, mon père ne ressent aucune empathie pour qui que ce soit. Il n'a pas d'ami. Ses collègues de travail l'appellent le Roc du désert, tout comme les villageois d'Alen. Moi, j'y verrais plutôt un bloc de marbre : la même absence de capacité émotionnelle, mais sans la noblesse du roc.

PÈRE

— Qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui?

Il me lance cette réplique avec indifférence... comme toujours. Il se force à s'intéresser à moi. J'ai beau lui répéter qu'il n'y est pas obligé, il persiste.

MOI

— Je vais chercher de l'eau... et des écorces pour le repas.

J'ai délibérément énoncé le strict minimum de ce que je comptais faire afin d'abréger les souffrances de mon père. Me donner de l'attention relève presque de la torture affective pour lui.

PÈRE

— Bien.

Me répond-il sans conviction. Nous avons fini nos bols de tisane en silence. Le silence était devenu le troisième membre de la famille. Apaisant et pesant à la fois. Je suis partie immédiatement de la case après le « repas ».

La température avoisine les 36 °C à 7 h. Je vous laisse imaginer ce que donnera le reste de la journée. Je m'habille toujours avec les habits les plus légers possibles. Cette fois-ci, j'enfile un vieux drap taillé en robe blanche mi-longue. Mes chaussures sont en fleur d'ébène, une fleur réputée pour sa robustesse et sa

consistance similaire au bois. Les habitants d'Alen et ceux du Sud s'habillent, pour la plupart, avec des objets et des tissus de récupération.

— Bonjour, Liliacéane !

Me lance le vieillard au banc lorsque je foule le sol sableux du centre-ville.

MOI

— Bonjour.

On le surnomme ainsi, car il passe la plupart de ses journées assis sur un vieux banc en bois du centre-ville, à attendre que la mort vienne le chercher. Il se fait toujours aussi beau que possible, avec son grand chapeau blanc en paille, sa chemise et son pantalon beige. C'est l'homme le plus âgé du village : 83 ans. Un record pour Alen, où la plupart meurent jeunes à cause des maladies, de la chaleur, de la sécheresse, et du manque d'eau et de nourriture.

Je sors du village pour m'enfoncer dans les terres plates et sèches, bordées de dunes de désert. Plusieurs fleuves et rivières asséchés s'y trouvent, creusant de tristes sillons dans la terre, dure comme le marbre en

apparence, mais facilement friable lorsqu'on tape fort avec ses pieds. Je me mets en quête de fruits déshydratés qui poussent sur des arbres et des arbustes dépourvus de feuilles. Ce sont de minuscules fruits secs, tout ratatinés, noirs ou marron, accrochés aux branches des arbres. Ils aident à lutter contre la faim.

Dans les pays du Nord, on dit que les fruits sont tous mûrs et frais. Qu'un seul fruit peut nourrir une personne pendant une semaine. Les histoires sur les pays du Nord sont parfois exagérées. Ce dont nous sommes tous sûrs, c'est que dans le Sud, on crève de faim, alors que dans le Nord, ils ne manquent de rien.

Ce grand écart entre les pays du Nord et du Sud remonte à un siècle lointain. Il s'est aggravé à la suite de la troisième guerre mondiale, en 2024. Révoltés par leurs conditions de vie, les pays du Sud se sont soulevés ensemble. Ils ont lancé une guerre contre les pays du Nord. *Le Printemps du tiers-monde* était le surnom donné à cette guerre. Le Nord a toujours eu une supériorité technologique sur nous. Certains pays du Sud possèdent des technologies très avancées et sont à l'abri de la faim, mais ils représentent une minorité. Le Nord a la nourriture en opulence quand nous avons la famine en abondance ; ils ont le pouvoir,

alors que nous devons nous contenter de nous soumettre. Nous avons beau avoir des chefs de pays, la réalité est que le Nord nous dirige, même si les dirigeants du Sud refusent de l'admettre. Dans les siècles anciens, cela a toujours été le cas, mais de manière beaucoup moins marquée. Le Nord aimerait nous faire croire que c'est normal. Il est vrai que des générations et des générations ont subi cette différence Nord/Sud. Mais la longévité d'une situation ne garantit pas sa normalité. Sous prétexte que nous avons toujours été « inférieurs » à eux au fil des décennies, cela devrait être acquis et normal ?

Je dis non. Je l'ai toujours pensé. Je ne suis pas la seule. Le problème, c'est que personne ne se révolte.

Pourquoi ? Parce que, quand on meurt de soif et de faim, la préoccupation première n'est pas de fomenter une révolte, mais de chercher ce dont on a besoin pour survivre. Les pays du Nord le savent très bien. Ils s'en servent constamment. Vous devez certainement vous dire que notre quête d'eau et de nourriture est la seule chose qui nous occupe et nous garde en vie. C'est faux. Il y a autre chose qui nous aide à surmonter cette misère sans sombrer dans la déprime : l'art. Oui, sous

toutes ses formes. Dessins, danse, instruments... mais le plus important, le plus vital, c'est la musique. La musique a un véritable pouvoir sur nous. Un pouvoir apaisant, entraînant et divertissant. La musique m'a toujours aidée. Je me rappelle précisément qu'une fois, enfant, j'étais tombée très malade, et les chants de Snaz, une habitante du village, m'avaient réconfortée. Ils ne m'avaient pas guérie. La guérison était due à la guérisseuse du village et à ses plantes. Mais pourtant, les chants avaient agi sur moi comme un onguent spirituel. Je me suis sentie apaisée. Je remercie la nature pour l'existence de la musique. J'ai un don pour chanter, hérité de ma mère, qui avait une très belle voix. Je m'imagine toute la journée des musiques dans ma tête. Il ne se passe pas un jour sans que je chante. Surtout quand je suis seule à ramasser des fruits déshydratés, en me promenant sur les collines de terre sèche, comme maintenant. Je chante la même chanson tous les matins, dédiée à cette terre si aride et avare en nourriture que j'ai appris à apprivoiser et à aimer. Tel est mon chant.

Ma terreeeee, que j'aime tant ma terreeee...

Si dure et sècheeee,

Telle une brècheeee

Dans le désert,

*Ma terreeee, celle que j'aimeeee, celle que je haïïis,
Et pourtant, que j'ai apprivoiséeeee,
Au gré des souffrances et des difficultéés,*

*Ma terreee, lieu de vie et à la fois tombeau,
Victime du passé et à la fois bourreau de l'humanité,*

*Donneuse et faucheuse,
Salvatrice et destructrice,
Lieu d'accueil et de deuil,*

*Ma terreeee, celle que j'aimeeee et celle que je haïïis,
Mais peu importe mes sentiments,
Elle reste ma terreeeee.*

Dévalant les collines, je finis ce chant sur ces notes. J'imagine un son de basse doux, mêlé à une guitare qui m'accompagne. Je continue de chantonner lorsque je sens des mains me pousser.

MOI

— Hey!

Je me retourne. Myrka éclate de rire en faisant une grimace, tout en courant autour de moi. Dans le village, on le surnomme le Zebig, un moustique du désert inoffensif. Myrka est aussi maigre et malicieux que lui, d'où son surnom. Myrka est mon meilleur compagnon. Il a dix ans, mais peu importe l'âge : avec

lui, j'oublie la famine, mon père... j'oublie mes problèmes. Myrka est celui qui m'apporte ma dose de sourire quotidienne. Il fait des blagues idiotes, s'amuse à imiter les habitants du village, il me fait rire, et ça fait du bien. Joueur et imaginatif, il peut vous fabriquer un jeu avec deux morceaux d'écorce et des cailloux. C'est un vrai grilsaud¹ du désert : pour lui, courir ne peut se faire qu'en sautillant. J'avoue parfois ressentir des maux de tête avec lui.

MYRKA

— T'as trouvé à manger?

Je lui tends mon maigre butin pendant qu'il avance à reculons.

MOI

— On tiendra quelques jours...

MYRKA

— Dans le Nord tout leurs fruits sont frais
et gros!

¹ une variété de batracien

Il fait de grands gestes exagérés pour mimer les fruits, pendant que nous descendons une grande colline de sable.

MOI

— Tu aimerais aller dans le Nord ?

MYRKA

— Pas toi?

Je soupire en hésitant. Malgré ses richesses, le Nord ne m'a jamais attirée. J'ai eu l'occasion de voir quelques marchands issus du Nord. Leur peau était blanche et leurs vêtements beaux et bien entretenus. Malgré la famine et la soif, je suis bien ici. C'est chez moi. Nous finissons de descendre la colline lorsque nous entendons des bruits de percussions, accompagnés de voix d'enfants chantant.

MYRKA

— Allez, viens!

Il me tire par le bras comme un buveur de Talnos². J'éclate de rire. Nous courons rejoindre l'origine de la musique, comme des antilopes attirées par l'odeur de la nourriture. Nous arrivons autour du lac sec. Il s'agit d'un ancien lac devenu un immense creux aride, autour duquel une dizaine d'enfants chantent, tandis qu'une autre dizaine jouent des percussions. Ce sont des enfants du village ; je reconnais des camarades de classe de Myrka. Le chant qu'ils interprètent se nomme *le Chant des lignées*. Un chant populaire transmis de génération en génération dans notre village. Lorsqu'ils nous voient, les enfants nous invitent à chanter et à danser avec eux. Je me laisse aller. Je m'incorpore à la ronde qui se forme autour du lac sec, rythmée par le tempo des percussions, des instruments de bois et de peau.

Les lignéees

MADEWADA, les lignéees,

*MADEWADA, des fils de nos arrière-grands-pères
aux enfants de nos mères*

² alcool fort alénan, obtenu par de macération de racines de plantes.

Héritage ! Héritage !

Mariage ! Mariage !

Entendez ! Entendez !

La descendance crier !

Criez à la vie !

Criez à la joie !

Criez au bonheur !

Bonheeeeeeur !

Bonheur de viivre !

Bonheur ! Bonheur de survivre !

Nous dansons en cercle autour du lac. Nous chantons
comme si nos voix n'en formaient qu'une seule.

MADEWADA LIGNÉEEEEES

MADEWADA LIGNÉEEEEES

La descendance ! La descendance !

Écoutez-laaaa entrer en traaanse !

De la mer à la terre !

Du feu aux cieux !

Les ancêtres veillent sur nos êtres !

Les ancêtres nous guident !

Pour que nos cœurs jamais ne soient vides !

MADEWADA ! MADEWADA !

Après cette chanson, Myrka et moi repartons chacun de notre côté comme si de rien n'était. Car telle est la vie ici. On chante, on joue de la musique à longueur de journée. Peu importe l'heure ou le moment. L'important, c'est de le faire avec le cœur. Myrka bondit comme un sautillon³.

MYRKA

— Lilia! Lilia! Regarde ton lys!

Myrka me tire le bras pour m'amener jusqu'à un immense baobab, dont le tronc abrite un grand creux en son centre. Dans ce creux, l'une de mes rares et plus grandes fiertés... un lys blanc. Toujours aussi intact, il a poussé dans cet arbre. Je dois ma petite célébrité uniquement à cette fleur fragile et belle. Notre région est loin d'être propice à la pousse de

³ Équivalent à une sauterelle en plus petit et rapide.

végétaux. Je dois cet exploit à la ruse et à la détermination. Il arrive que des voyageurs du Nord visitent nos régions. Un jour, l'un d'entre eux, cultivateur de terre de profession, a malencontreusement laissé tomber un petit sac de graines. Je l'ai aidé à en ramasser la plus grande partie, en prenant soin d'en garder quelques-unes, une dizaine. J'espérais ainsi pouvoir faire pousser de la nourriture. Mais à Alen, peu de terres sont fertiles. J'ignorais avoir des graines de lys en ma possession. J'ai tenté de planter les graines à différents endroits, en prenant soin d'arroser avec le peu d'eau que je trouvais. Malheureusement, ça n'a pas fonctionné. Il ne me restait qu'une seule graine lorsque je marchais, un jour de grande chaleur, près du baobab. Son creux m'a intriguée. N'ayant rien à perdre, je me suis dit que ce creux pourrait peut-être faire germer cette graine. Les conditions étaient requises : humidité et chaleur.

Grâce à la présence, en petite quantité, de terre fertile dans le creux, il a fallu un mois pour que le lys blanc se forme. Les villageois accouraient pour venir voir ce petit miracle. Je me rappelle leurs visages enjoués. Ça m'avait touchée au cœur. Mon père, comme à son habitude, s'était montré impassible. Mais peu

importait : j'avais eu la reconnaissance et l'amour des habitants de mon village. Cela me suffisait. Cette histoire remonte à un an. Le lys est toujours présent. À tour de rôle, les villageois arrosent la petite fleur. Ce lys est pratiquement traité comme une déesse, ce qui me fait sourire. Les livres sur le jardinage m'ont aidée aussi. La petite bibliothèque de notre village est peu fréquentée. Les trois quarts de notre population ne savent pas lire. Pourquoi le feraient-ils, d'ailleurs ? Quand on finit ramasseur de pierres ou paysan, on n'a pas besoin de lire pour bien faire son travail. L'essentiel du travail est manuel dans notre village. Les villageois sont trop occupés à chercher de l'eau et de la nourriture pour survivre. Apprendre à lire paraît superflu, une perte de temps et d'énergie. Pourtant, quelques-uns d'entre nous lisent. Mon père m'a appris à lire, car ma mère le lui avait appris. Je lui suis reconnaissante pour ça. À mon tour, j'apprends à Myrka. Je lui fais la lecture tous les jours (quand il en a envie). Il progresse vite. Sous ses airs de sautillon, c'est un garçon très intelligent.

MYRKA

— Si on jouait au Békanstile ?!

MOI

— Han... Myrka, il n'y a pas que le jeu...
On doit trouver de la nourriture, extraire de
l'eau des terres boueuses et...

MYRKA

— Allez... juste une ! C'est tout ! Allez, s'il
te plaît ?!

MOI

— D'accord, d'accord... juste une.

MYRKA

— Yak !⁴

Il me tire une nouvelle fois par le bras (qui sera certainement endolori à la fin de la journée). Nous quittons le baobab pour traverser les terres arides et nous rendre près d'un lac d'eau boueuse. « Notre cachette » se trouve non loin de là. Près d'un arbuste sec, Myrka creuse le sable et sort nos deux Békanstiles. Ce sont des bâtons de bois en forme de Y,

⁴ expression de joie alénane

dont un fil est tendu entre une pointe du Y et la queue. Le Y va de pair avec un autre bâton de bois, simple. Le but du Békanstile est simple. Il s'agit de placer un objet (une pierre) sur la corde, puis de frapper l'objet avec un bâton de bois pour l'envoyer vers la cible désirée. Nous utilisons de la sève de Raskus pour coller les pierres sur le fil tendu ; ensuite, nous tirons. C'est un jeu issu de notre petite invention, à Myrka et moi, dont nous sommes fiers. L'origine du mot vient d'un dialecte ancien que nous avons mélangé : « Békan » pour arme et « Stile » pour sagesse.

MYRKA

— On essaie d'atteindre l'autre bout du lac ?!

MOI

— Comme toujours.

Nous collons chacun une pierre avec la sève (Myrka en a toujours sur lui, dans une petite bourse en peau de chameau), puis nous levons nos Békanstiles. J'attends d'être assez stable pour frapper la pierre avec mon

bâton. Myrka parvient à l'envoyer plus haut et plus loin que moi, dans l'eau boueuse. Je pratique l'art du Békanstile depuis plus de quatre ans avec Myrka. Pour nous, c'est un simple jeu, même si nous sommes très doués pour tirer sur des cibles mobiles, comme les lézards et d'autres animaux du désert.

MYRKA

— Yak ! Je l'ai eu !

Myrka sautille sur place après avoir atteint un lézard.

MOI

— Pauvre bête...

MYRKA

— Ça sera mon repas de ce soir.

MOI

— C'est mieux que rien.

Nous passons le reste de l'après-midi à chasser de petits reptiles, à ramasser des fruits déshydratés ainsi que d'autres substituts de nourriture. Je traîne toujours des pieds pour rentrer chez moi. Bien que le « chez moi » ne soit pas le mot adapté. Pour moi, être chez soi, c'est être bien et entouré de gens qu'on aime et qui nous aiment en retour. Ce qui n'est pas mon cas.

MYRKA

— C'est l'heure....

MOI

— Je sais.

Nous nous disons au revoir sur la place d'Alen. Je serre toujours Myrka fort dans mes bras lorsqu'on se sépare. Il est comme mon frère... il est mon frère. Je n'ai jamais osé le lui dire, mais il sait ce que je ressens.

MYRKA

— Bonne nuit sous les étoiles, Lilicéane.

MOI

— À toi aussi, bonne nuit sous les étoiles.

Je rentre dans la case le cœur serré, comme à chaque fois que je quitte Myrka. Mon père est en train de faire chauffer du bouillon de boue. Je le regarde à peine en déposant ma récolte du jour sur le plan de travail, à ses côtés. Il ouvre mon sac en tissu en regardant le contenu d'un air impassible.

PÈRE

— Du lézard...

MOI

— Oui.

PÈRE

— Assis-toi, je prépare le repas.

MOI

— Tu ne veux pas d'aide ? Tu as travaillé aujourd'hui. Tu dois être fatigué.

PÈRE

— J'ai travaillé à l'ombre, donc je vais bien. Prends place à table, je m'occupe de la nourriture.

MOI

— Très bien, père.

Je m'assois autour de la table ronde pendant que mon père fait griller les quatre lézards sur la granite chauffante. La nourriture cuit rapidement sur la granite ; il me sert en premier. Le bouillon de boue d'un côté de l'assiette, et les deux lézards de l'autre. J'attends mon père pour manger.

PÈRE

— Mange bien.

MOI

— Toi aussi.

Nous dégustons dans le silence. Après ce repas, mon estomac est suffisamment rempli pour ne pas crier

famine pendant la nuit. Je dis bonne nuit sous les étoiles à mon père et vais me coucher.

2.

Je me réveille en sursaut le lendemain, réveillée par un grand fracas et des bruits de dispute. J'enfile ma robe en tissu blanche et je file dehors. À Alen, nous n'avons pas l'habitude des confrontations virulentes : les gens sont calmes et disciplinés, même lorsqu'un désaccord survient. Dès ma sortie de la case, je vois mon père crier avec plusieurs personnes du village. Ils sont au moins une vingtaine. Pourquoi un tel attroupement ? Je contourne la foule et aperçois deux hommes... blancs, face à eux. J'en reste bouche bée. On n'a pas l'habitude ici. Rares sont les hommes du Nord qui viennent. Que viennent-ils faire ici ? Du commerce ? Du tourisme ?

PÈRE

— Vous n'avez rien à faire ici ! Dégagez!